

## Éditorial

### *Raisons et passions de la matière : le matérialisme de Gaston Bachelard*

*Matière, matériel, matérialisme* : ces termes reviennent à maintes reprises dans les textes bachelardiens et dégagent l'horizon de nouveauté de sa pensée. D'ailleurs, sa réflexion est en même temps crête d'une imagination authentique et élément de rupture entre savoir commun et savoir scientifique – ces termes étant employés à la fois critiquement, pour en dénoncer l'usage réductionniste, et positivement, en tant qu'éléments caractéristiques de sa production.

Dans une “confiance personnelle” – à savoir dans l'une des observations autobiographiques typiquement intercalées à l'intérieur de ses ouvrages scientifiques – Bachelard déclare avoir vécu en l'espace d'une douzaine d'années toutes les situations qui l'ont amené à un *partage du matérialisme* entre imagination et expérimentation ; ce qui contraint à une opposition radicale entre *matérialisme imaginaire* et *matérialisme évolué*.

Il en résulte que la matière n'est rien d'autre qu'une crête dans le savoir et l'imaginer. Mais de quelle matière s'agit-il ? Comment en parler ? Comme un obstacle et/ou comme une ressource ? Si le matérialisme est la ressource commune à l'authenticité des différents domaines, comment peut-elle opérer de manière significative sur des fronts aussi différents ? Bachelard nous pose immédiatement face à un mouvement de la pensée inverse de celui auquel l'histoire de la pensée occidentale nous a habitués, cette dernière étant en effet toujours en quête de l'unité par un processus d'unification, en excluant ce qui lui s'opposait. À matière, matériel, matérialisme ont de ce fait été opposés respectivement les termes esprit, formel, rationalisme – précisément en vertu de ce principe d'unification que chacune de ces constellations de termes prétend produire. Bachelard, au contraire, renverse cet enjeu, en soutenant que ces termes produisent une unité et une diversification non en s'excluant mutuellement, mais bien en engageant une dialectique.

La pensée bachelardienne, articulée et diversifiée tant en matière scientifique qu'esthétique, rend difficile toute systématisation prétendant figer ses positions – ce qui, en dernier ressort, en trahirait l'esprit.

Un point de référence significatif sur ce sujet a été le volume *Bachelard e le « provocazioni » della materia* qui rassemble – cinquante ans après la mort de Bachelard

– les apports d’une intense discussion entre chercheurs internationaux. Ce numéro des Études Bachelardiennes se préfixe d’être, tout restant sa réponse profonde, son prolongement idéal.

Nous nous limiterons donc à fournir quelques points introductifs, afin de permettre aux articles contenus dans ce numéro d’approfondir les intuitions ici annoncées, en aboutissant à une évaluation et même à une réévaluation de la fécondité de la contribution bachelardienne à la pensée contemporaine et de son actualité.

*Matière.* La matière a toujours représenté un enjeu indéterminable quoique problématique soit dans le domaine de la recherche philosophique et scientifique, soit dans celui de l’esthétique. Le monde de la philosophie grecque nous a délivré une conception de la matière conforme à celle du sens commun : la matière est tout ce qui a une consistance et qui peut être ainsi perçu par nos sens. La matière est donc strictement liée à la sensibilité : elle en partage les limites et elle est le lieu de la passivité, du devenir, de la contingence et par conséquent réceptacle de l’irrationalité, élément d’instabilité, obstacle à la connaissance. Ce n’est pas par hasard donc que la modernité, notamment chez Descartes, intervient pour endiguer cet aspect de la matière, en la ramenant à l’espace géométrique et en mettant en jeu une opération épistémologique qui la réduit à un objet mathématique et géométrique.

Bachelard, tout au contraire, dérobie immédiatement la matière de l’attribut de sensibilité qu’une certaine tradition philosophique, ainsi que le sens commun, lui imposent ; et il précise que le matérialisme évolué et le matérialisme imaginaire ne doivent pas en rester à un indéterminé qui trouverait sa détermination dans une forme, une extériorité ou un phénomène immédiatement donné, qui aurait une valeur naturelle. Soustraire la matière à ces catégories ne signifie toutefois pas la recherche d’un universel, ou la quête d’un caractère qui permet de désigner la matière en général – rechercher une définition générale de la matière étant non seulement une tâche impossible, mais aussi une prétention dénuée de sens. Il est par conséquent nécessaire, à l’instar de Bachelard, d’abandonner également le royaume des idées générales et de cesser de se leurrer de retrouver la matière du côté de la simplicité. Il s’agit plutôt de la repérer du côté de la complexité. Une matière ainsi esquissée, qui n’est pas réceptacle des qualités sensibles, écarte de ce fait la sensation et toute forme de subjectivité de la connaissance scientifique. Ce dernier est d’ailleurs le parcours avéré de la modernité ; mais Bachelard, contrairement à Descartes, n’aboutit pas à la *res extensa* ou à la recherche de natures simples, mais à la complexité d’un inter-matérialisme systématique. Dans cette perspective, la sensation n’est pas non plus l’accès privilégié à la matière qui alimente l’imagination, puisque cet accès est engendré par l’activation du matérialisme inconscient du sujet, dans le mode de la “provocation”.

L’enracinement de l’imaginaire dans la matière met en jeu le fonctionnement du psychisme humain, entièrement pris dans le processus productif de l’imagination matérielle. Dans ce domaine opèrent les quatre éléments (air, eau, terre, feu), qui correspondent aux différentes expériences d’imagination matérielle que Bachelard a magistralement illustré dans ses ouvrages. Lorsque ces mêmes éléments, “hormones” pour l’imagination, sont placés à la base pour l’explication de tous les phénomènes, des obstacles épistémologiques surgissent, et en font ainsi des

éléments d'une constellation plutôt que des facteurs d'une étude expérimentale de la matière. Afin d'aboutir à un rationalisme des quatre éléments il sera nécessaire un long processus d'élaborations rationnelles, de discontinuités paradigmatiques, à compter de la perte de symétrie des quatre éléments, qui dévoile leurs différents caractères : dynamique et transformateur pour l'air, l'eau et le feu, et passif pour la terre. Ce dernier constat constituera la prémisse nécessaire pour saisir les processus inter-matériaux et pour inaugurer un long parcours de rationalisation, permettant d'aboutir à une phénoménologie de la matière articulée du côté des expériences physiques, chimiques et nucléaires.

Qu'en est-il donc de la matière ? Bachelard est fort conscient du fait que son questionnement des certitudes du réalisme naïf, concernant l'élément concret de la matière, peut donner lieu à deux dérives possibles. Une forme de nihilisme matérialiste d'un côté et, de l'autre, un matérialisme vitalisé et générateur d'images excessives, obstacles à une expérience progressive. Rien de tout cela : loin du constructivisme arbitraire et d'un vitalisme psychologisant, le matérialisme rationnel est solidaire avec ces expériences toujours particulières, et ouvert à recevoir des nouvelles déterminations à partir des expérimentations. Savoir d'une réalité transformée, rectifiée, dématérialisée, le matérialisme rationnel va dans la direction d'une pluralité de micro-réalités, auxquelles la technique de laboratoire permet d'avoir accès.

Ce que Bachelard souhaite revendiquer c'est un *caractère actif et dynamique de la matière*. En rupture avec les trajectoires de la modernité, là encore, il ne veut nullement soutenir, comme Galilée, un primat de la dynamique sur la statique ou actualiser le lien corps-espace-mouvement du mécanicisme ; il s'agit plutôt de reconnaître un dynamisme propre à la matière : non le déplacement d'un corps dans l'espace, mais plutôt un mouvement intrinsèque et transformateur. Il est donc question de reconnaître *un temps de la matière qui est le temps des transformations*, thème autant scientifique qu'esthétique, selon des méthodes profondément dissemblables.

Particulièrement riche en documentation en ce sens est la phénoménologie des expériences chimiques et nucléaires : non pas une phénoménologie des objets, mais une phénoménologie de la matière solidaire avec une phénoménotechnique. En physique contemporaine est en effet explicitement reconnue une synthèse phénoménique de la matière, de ses propriétés et de ses actions. La matière est ainsi irradiation et le photon est son rayon, son mouvement. Il n'y a pas de mouvement séparé du corps : le corps est son action et son mouvement. L'énergie exprime ainsi ce lien structurel et profond entre chose et mouvement : l'énergie, emmagasinée dans la matière, demeure atemporelle pour devenir, lors de son émission, durée. La matière est énergie et, lorsqu'elle reçoit ou perd de l'énergie, elle change de forme, se déforme selon des transformations inter-matérielles. Ce dernier est le matérialisme élargi qui abandonne l'abstraction géométrique pour gagner une dialectique ontologique : l'atome s'atomise et confère une structure à l'énergie qu'il émet tout en étant à son tour transformé, de manière discontinue, par absorption ou émission d'énergie discontinue. La matière, objet de la microphysique, œuvre de la phénoménotechnique, est en même temps *construite* et

*réelle*, racine et raison des phénomènes. Elle requiert de connaissances rationnellement nouvelles qui impliquent un entrelacement renouvelé de raison et réalité. Envisager une matière temporellement active nous suggère ainsi que la pensée scientifique ouvre dans l'objet une perspective de profondeur en rupture avec la conception de matière comme nature, comme pure extériorité, pour aboutir à des ontologies multiples – comme c'est le cas pour les différents corpuscules (électrons, protons, photons, neutrons, neutrinos) pourvus d'un statut ontologique différent.

Éditorial

*Matérialisme*. Le dynamisme de la matière et le caractère transformateur sont à la base tant du matérialisme rationnel que du matérialisme imaginaire. À cet égard, nous constatons que le terme *matérialisme* est toujours accompagné – surtout dans les ouvrages épistémologiques de la maturité (*Le rationalisme appliqué*, *L'activité rationaliste de la physique contemporaine* et *Le matérialisme rationnel*) – d'un adjectif soit lorsqu'il s'agit de viser critiquement son aspect naïf ou réducteur, soit quand il est question de remarquer positivement l'effet de scientificité qu'il produit. Dans tout usage, l'adjectif clarifie la nécessité d'un processus de rupture : la distanciation de tout ce qui est abandonné engendre un gain de rationalité. *Évolué* sépare le matérialisme imaginaire du scientifique, en permettant à chacun des deux d'assumer, dans la dissociation, sa propre authenticité ; *rationnel* distingue le matérialisme primitif du matérialisme cultivé, en introduisant dans leur disjonction la différence entre matière brute et matière cohérente, résultat de la pureté technique ; *technique* s'accompagne à rationalisme appliqué pour exclure toute inertie progressive de la pensée, aboutissant à une conception de la réalité comme irrationalité ; *cultivé* dissocie le matérialisme engagé sur la voie de l'artificiel de l'origine sensible de la connaissance du matérialisme naïf. Matérialisme naïf, primitif, inné, naturaliste, observateur, vitalisé, discursif, progressif, ordonné, évolué, cultivé, technique, scientifique, élaboré, synthétisant, constructeur... Quoique nos classements n'arrivent pas à épuiser la richesse prolifique du langage bachelardien, ils suffisent pour cueillir la structure du matérialisme rationnel, issu du processus dialectique qu'une culture doit suivre afin de pouvoir conduire des certitudes du réalisme naïf à celles du réalisme instruit. Le matérialisme rationnel, indissociable d'un matérialisme technique qui produit de nouveaux éléments, et établit un ordre grâce à ces derniers, produit une *extension de rationalité*, en conduisant à une profondeur à la fois dans l'objectivité et dans la hiérarchie de rationalité même.

*Matériel*. La matière du *matérialisme technique* est issue du travail de réorganisation du scientifique s'engageant sur la voie d'une complication progressive des images de la matière, que l'histoire des sciences rend accessible dans un processus de rectification continue du savoir. De même, le *matérialisme imaginaire* est le résultat d'un enroulement corporel, fruit fécond du matérialisme inconscient des valorisations primitives, qui naissent des quatre éléments matériels – chacun desquels est un centre d'images – selon des forces d'imagination visant à un travail de profondeur, à la recherche de l'originnaire et de l'éternel. *L'Imaginaire*, en se distinguant du rationnel, inaugure le monde nocturne et onirique de la créativité esthétique et le soustrait aux logiques diurnes pour le délivrer au fonc-

tionnement psychique de l'humain. Dans l'imaginaire (le mot imaginaire plutôt qu'imagination en cueillit le caractère ouvert, novateur), l'axe de l'objectivité fait place à celui de la subjectivité : le sujet, en provoquant la matière, est à son tour "provoqué" par la matière dans laquelle il se reflète. Il provoque donc tout en étant provoqué. La matière s'ouvre, se rendant ainsi disponible pour le sujet imageant qui s'y reflète, et produit une onirisation de la matière selon une correspondance psychique, ou *retentissement*, qui engendre déformation, de-matérialisation et ré-matérialisation. De même que pour la matière, objet de la pensée scientifique, pour la matière de l'imaginaire le travail de transformation profonde n'est pas une opération extérieure sur une matière passive. Au contraire, elle se produit de l'intérieur : former, déformer, figurer, transfigurer, c'est l'œuvre de la mobilité-même de l'imaginaire, son dynamisme intrinsèque. Lorsqu'elle atteint la racine même des forces imageantes, l'imagination *matérielle* se dissocie de l'imagination *formelle* et *matérialise* l'imagination. En puisant dans la beauté profonde des matières, l'imagination atteint leur "masse d'attractions cachées", collecte "l'espace affectif qui se concentre dans les choses", et offre d'images de profondeur, d'intimité substantielle. Le travail de creusement en profondeur permet d'atteindre la matière en dessous de la forme ; et cela confère à l'imagination matérielle une capacité transformative capable de donner de la verve à l'imagination formelle. Celle-ci tendrait en effet à se stabiliser et à se rapprocher de plus en plus à la perception, ce qui risquerait de réduire progressivement sa capacité de produire de *rêveries* et provoquerait le déclassement de la matière à objet ou chose. L'imaginaire existe dans une polarité dialectique productrice de formes ; mais les formes – visibilité de la matière – doivent être constamment effacées par la matière-même qui les a produites, afin d'empêcher qu'elles se figent. La déformation, caractéristique de la matière, n'est pas seulement une force de dissolution, mais aussi une force productrice de créativité, à laquelle il faut sans cesse puiser pour vivifier les images et en prévenir l'objectivation. Celle-ci constitue un obstacle tant pour le savoir scientifique quant pour la pensée de la rêverie, puisqu'elle bloque la raison, en mortifiant la capacité dialectique, et en interdisant ce profond dynamisme qui forme et déforme selon la logique inter-matérielle dans le domaine des sciences ; et qui procède, en esthétique, par contamination et valorisation. Il en résulte qu'à la description purement cinématique d'un mouvement, il faut toujours ajouter la considération dynamique de la matière travaillée par ce dernier. Une raison authentique, soit-elle scientifique ou esthétique, ne vit que dans le profond dynamisme qui, en dialectisant la réalité, est créateur d'irréalité ou producteur de nouvelles réalités émergeant du creusement vers l'origine matérielle des formes. La *rêverie* ne prend pas naissance des objets, des choses qui nous entourent, mais de la matière dans laquelle une structure psychique profonde se reconnaît et par laquelle elle se laisse absorber : nous ne rêvons pas avec les objets, nous rêvons de manière profonde seulement avec les matières. Comme les pages charmantes de *L'Eau et les Rêves* dédiées au mythe de Narcisse le suggèrent, le miroir ne produit pas de l'imaginaire et il n'y a pas de *rêveries* du miroir à proprement parler ; il y a plutôt une image trop stable, qui ne prend vie que si l'imagination matérielle approfondit jusqu'à l'eau pour

participer de la nature animée et jaillissante de la source, ou placide et endormie des canaux. Un appel insistant et une déstructuration continue, qui fendent le donné naturel et qui nous livrent la matière *artificielle du matérialisme technique* et la matière *symbolique et culturelle du matérialisme imaginaire* : celle-ci est la crête dans laquelle Bachelard nous force à envisager la matière.